Mikkel BORCH-JACOBSEN, dir., *Big Pharma. Une industrie toute puissante qui joue avec notre santé*

Paris, Éd. Les Arènes, 2013, 525 pages

Farid Sidi-Boumedine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10182>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10182

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 306-308

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Farid Sidi-Boumedine, « Mikkel BORCH-JACOBSEN, dir., *Big Pharma. Une industrie toute puissante qui joue avec notre santé* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10182> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10182>

sociale », d'une part, et à une « politique » du *chien chez les hommes*, d'autre part : l'auteur approche le chien selon la logique de la classe sociale, montrant quels peuvent être les rapports entre la différence de classe des propriétaires et la différence de leurs chiens (« chiens-loulous », « chiens-cerbères », « chiens-protecteurs », etc.). Il en résulte une complémentarité intéressante, entre les bourgeois et les « démunis » – chacun de ces groupes nouant un certain type de rapport aux chiens – dont les subdivisions pourraient se ramifier selon l'étendue des sociétés étudiées et les critères pris en compte (les femmes à chien et les hommes à chien, les chiens en ville et les chiens à la campagne). Mais, puisque l'auteur montre une sensibilité particulière aux problèmes d'exclusion sociale, il s'appesantit davantage sur les chiens des sans domicile fixe (SDF), des « punks », des pauvres, selon un parcours casuistique qui met en exergue différentes attitudes – l'auteur intervient toujours pour prendre parti – de rejet dont le chien n'est, en fin de compte, souvent qu'un prétexte. Arpenter la « zone » (au sens de « faubourg » ; l'auteur lui-même parle de « zonards », p. 113) est une cure de santé stylistique, car ce sont également les passages les plus attachants, là où les entretiens garnissent un discours argumentatif, comme il sied à une étude académique, de fragments de langage « à même la rue ». Slalomant parmi les SDF, l'auteur recueille le témoignage d'un Bordelais qui peut se vanter de posséder un dogue argentin, et s'y identifie : « Je trouve qu'il correspond parfaitement à ma personnalité, parce que moi aussi, sous mes airs de dur, je suis en réalité une crème » (p. 91).

En dehors de ces enquêtes en milieux défavorisés (pp. 117-140), au cours desquelles un humanisme de bon aloi peut s'exprimer et rejaillir avec mansuétude sur les chiens en tant que dispensateurs d'humanité, l'auteur aurait pu quitter son milieu et s'installer davantage dans les quartiers huppés, pour suivre les traces voire les généalogies des canidés aristocrates. Certes, il effleure la question, mais se contente d'esquisser quelques observations non soutenues par des enquêtes de terrain. Même s'il est vrai qu'il aurait peut-être éprouvé des difficultés, il n'en reste pas moins que la préférence de Christophe Blanchard pour les démunis peut être vue comme un choix idéologique sinon moral puisqu'on tend à associer la majorité au plus grand nombre : « Si les chiens de la "haute" attirent l'attention, les sans-grade sont légion » (p. 85). Et l'auteur de ne pas insister sur ce qui *attire l'attention*, mais sur la réalité la plus commune. L'« aristochien » est plutôt une exception, un être rare et unique, alors que l'on sait bien que l'histoire se doit de suivre l'évolution du commun, du quotidien et de la longue durée.

Ce livre doit être considéré comme une ouverture. En effet, on attend de son auteur qu'il poursuive des recherches plus vastes qui pourront conduire à des réflexions plus approfondies. Le chien n'est souvent qu'un révélateur social, l'auteur l'a certes bien compris, et il peut, en tant que tel, nous en dire long sur nos sociétés. Une lecture d'identification, au sens suggéré par le titre de l'ouvrage, c'est-à-dire une lecture pour laquelle le chien remplirait le rôle de protagoniste positif, peut bien servir « le plaisir du texte », mais, en partant des endroits où tout le monde s'attend à trouver des chiens, le lecteur peut se retrouver dans des lieux parfois apparemment éloignés : les rapports de possession (pp. 21-24), le partage des territoires (pp. 97-116, 130-152), le pouvoir (pp. 43-45, mais cette question sous-tend les rapports homme-animal), l'homme et « l'autre » (par exemple pp. 65-69), etc. Nous convenons que parler du seul chien – en tant que compagnon des humains –, c'est prendre le risque de se contenter de propos banals : il revient au chercheur de s'en convaincre à son tour, ou d'élargir l'objet, tout comme le terrain de ses études.

Alexandru Matei

Cerefreea, université Lumina de l'Europe du Sud-Est,

RO-021187

amatei25@yahoo.com

Mikkel Borch-Jacobsen, dir., *Big Pharma. Une industrie toute puissante qui joue avec notre santé*
Paris, Éd. Les Arènes, 2013, 525 pages

Le Franco-Danois Mikkel Borch-Jacobsen enseigne la littérature comparée à l'université de Washington. Philosophe, son œuvre est consacrée à la psychanalyse : il a notamment collaboré au *Livre noir de la psychanalyse* (Catherine Meyer, dir., Paris, Éd. Les Arènes, 2005) et rédigé avec Sonu Shamdasani *Le Dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse* (Paris, Éd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2006). Avec la réalisatrice Anne Georget, il a co-écrit le documentaire *Maladies à vendre*, diffusé sur Arte en 2011, qui dénonce le marketing pharmaceutique appliqué aux maladies métaboliques et psychiatriques. Avec ce nouvel ouvrage, l'objectif de Borch-Jacobsen est de continuer à creuser ce sillon : mettre en perspective l'« avalanche de scandales pharmaceutiques » qui implique « tous les grands laboratoires pharmaceutiques mondiaux » (p. 8). En filigrane, il s'agit de décrire les stratégies communicationnelles et commerciales de ces grands groupes pharmaceutiques.

D'abord, dans un chapitre dense intitulé « Crimes parfaits » (pp. 13-60), Mikkel Borch-Jacobsen égrène la liste des catastrophes médicamenteuses depuis les

années 50 et épingle les firmes américaines ayant fait l'objet de poursuites entre 2004 et 2012 pour avoir encouragé les médecins à prescrire certains de leurs médicaments en dehors des indications figurant dans leur autorisation de mise sur le marché. Ensuite, il dénonce la « pharmacisation de la vie quotidienne » (pp. 77-90) par l'invention de nouvelles maladies destinées à gonfler les profits des firmes pharmaceutiques. Enfin, il pointe la pollution environnementale des médicaments, que l'on trouve « partout » : « dans les lacs où nous nous baignons, dans l'eau que nous buvons, dans les poissons ou les poulets que nous mangeons » (p. 128), sans idée précise « des effets à long terme de cette accumulation de produits potentiellement toxiques » (p. 128). Par ailleurs, l'auteur rappelle que les médicaments ont des effets secondaires qui peuvent être dangereux, voire mortels, représentant la cinquième cause de décès à l'hôpital en Europe (p. 138).

Entre les treize chapitres, Mikkel Borch-Jacobsen a intercalé les articles de douze experts. Tous dénoncent le « *condition branding* », ensemble des actions marketing et communicationnelles mises en œuvre pour promouvoir des maladies afin de créer de nouveaux marchés aux médicaments inventés par les firmes pharmaceutiques. Ainsi Jérôme C. Wakefield (pp. 265-288, philosophe, spécialiste des fondements conceptuels de la psychiatrie, co-auteur de *The Loss of Sadness. How Psychiatry Transformed Normal Sorrow into Depressive Disorder*, Oxford, Oxford University Press, 2007) explique-t-il comment le manuel de diagnostic des troubles mentaux édité par l'Association psychiatrique américaine (DSM) aide Big Pharma à contourner les autorités de santé, le diagnostic justifiant la prescription médicamenteuse. Jeremy Greene (médecin, maître de conférences en histoire de la médecine, auteur de *Prescribing by Numbers: Drugs and the Definition of Disease*, Baltimore, J. Hopkins University Press, 2007), examine le passage du diagnostic à partir de symptômes visibles sur le patient vers « la comparaison de biomarqueurs avec des seuils numériques », qui rend la « séparation du normal au pathologique bien plus mobile » (p. 311). John Abramson (médecin, auteur de *Overdosed America*, New York, Harper Collins, 2004) confirme : les données sont biaisées en ce qui concerne le taux de cholestérol et la prévention des maladies cardiaques, transformant en sujets malades une majorité de patients qui étaient auparavant considérés comme sains (pp. 317-334).

Ces auteurs mettent également en lumière les conflits d'intérêts entre les experts des agences de régulation du médicament et l'industrie pharmaceutique, l'usage des leaders d'opinion (des médecins reconnus rémunérés grassement par Big Pharma) pour promouvoir de

nouveaux produits ou mener des études cliniques toujours positives. Jeremy Greene précise que « gérer l'économie de l'information entourant un médicament – plus précisément, gérer la production, la distribution et la consommation du savoir lié au produit – est essentiel pour la réussite de toute entreprise pharmaceutique » (pp. 312-313). Les moyens utilisés sont la publicité dans les revues spécialisées et par les visiteurs médicaux, le recours à des « *ghostwriters* » pour rédiger les articles et gérer les recherches qui seront signées par d'éminents universitaires, des cours de formation médicale continue mettant en avant les nouveaux médicaments et les maladies associées, et même la suppression ou la dissimulation de résultats défavorables des essais cliniques. Antoine Vial (pp. 223-242, ex-membre de la commission Qualité et diffusion de l'information médicale de la Haute Autorité de santé) décrypte les nouveaux canaux de communication utilisés par les firmes pharmaceutiques comme les sites web et les associations de patients, prenant comme exemple la spondylarthrite ankylosante. Irving Kirsch (pp. 385-398, professeur de psychologie, directeur associé du programme d'études sur le placebo à la Harvard Medical School, auteur de *Antidépresseurs. Le grand mensonge*, Champs-sur-Marne, Music and Entertainment, 2010) rend compte des méta-analyses qu'il a menées avec ses collègues sur les études parues à propos des ISRS, les traitements actuellement donnés contre la dépression, avec un verdict lapidaire : il n'y a « aucun avantage clinique significatif pour les médicaments anti-dépresseurs par rapport aux placebos inertes » (p. 389). Wolfgang Wodarg (pp. 335-360, médecin épidémiologiste, député allemand puis euro-député) explique que l'alerte de pandémie de grippe H1N1 a été organisée par des fabricants de vaccins et de traitements anti-influenzae qui auraient instrumentalisé l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Enfin, Peter J. Whitehouse (pp. 251-264, professeur de neurologie, co-auteur du *Myth of Alzheimer's*, New York, St. Martin's Press, 2008) précise que des lobbies liés à l'industrie pharmaceutique ont étiqueté les différentes formes de « démence sénile » en maladie d'Alzheimer (p. 261) dont on ne peut parler au singulier : c'est en réalité « un ensemble de syndromes » (p. 252) qui représentent plusieurs « états pathologiques » (*ibid.*). Selon lui, « il n'existe aucune preuve incontestable d'une distinction qualitative entre les processus de vieillissement » (p. 253) normaux et ceux étiquetés comme maladies d'Alzheimer.

Devant ce bilan, quelles solutions ? Il faudrait « mettre sous contrôle public la R&D pharmaceutique » (p. 117), propose l'anthropologue Kalman Applbaum, idée que partage Philippe Pignarre (ex-directeur de la communication de Synthelabo dans les années 90, auteur notamment de *Comment la dépression est*

devenue une épidémie, Paris, Éd. La Découverte, 2001 et du *Grand secret de l'industrie pharmaceutique*, Paris, Éd. La Découverte, 2003), qui propose de déconnecter la recherche pharmaceutique des entreprises privées, car l'innovation thérapeutique est contraire aux dogmes du privé qui exigent la rapidité, le secret et la prise de brevets (pp. 107-118).

Les universitaires, médecins, anthropologues, historiens, journalistes et essayistes ayant participé à la rédaction de l'ouvrage, qui dresse un portrait partisan contre l'industrie pharmaceutique, ont laissé échapper des opinions non vérifiées. Ainsi quand le médecin et historien Jérémy Greene écrit que la « popularité » actuelle de l'industrie pharmaceutique « se situe à peu près au même niveau que celle de l'industrie mondiale du tabac » (p. 304) ou que « le marketing, la recherche et la pratique clinique étaient déjà inextricablement liés dans les années 1950 » (p. 306). Ainsi encore quand Mikkel Borch-Jacobsen estime qu'un nombre important de médicaments créent de l'addiction chez les patients. Il ne peut donner comme exemple que les benzodiazépines ou les psychostimulants, dont l'usage est strictement réglementé. Pour lui, l'objectif des firmes pharmaceutiques est de maximiser les profits afin de satisfaire les actionnaires (pp. 63-76). On peut rétorquer que c'est l'objet de toute entreprise privée. Il sous-entend que les compagnies pharmaceutiques ne sont pas soucieuses du bien-être du patient mais uniquement du profit qu'elles peuvent en tirer, estimant que la recherche est totalement financée et donc forcément corrompue par l'argent de l'industrie pharmaceutique, le marketing pharmaceutique n'ayant pour objectif que de promouvoir des « molécules dangereuses » (p. 9), car les essais cliniques sont « couramment biaisés » ou « gardés sous le boisseau » (*ibid.*) quand ils ne sont pas en faveur de l'industriel, les agences de régulation étant « complaisantes ou passives ». Big Pharma est composé d'entreprises si puissantes qu'il « n'est pas un seul politicien pour leur résister ». Même les médecins ne trouvent grâce à ses yeux : « mal informés ou cooptés » (*ibid.*). Selon lui, les personnes impliquées « n'ont que rarement conscience du mal qu'il contribuent à causer », la majorité étant « de bonne foi ». C'est « la banalité du mal pharmaceutique » (*ibid.*) qu'il veut disséquer. L'expression, inspirée d'Hannah Arendt sans qu'elle ne soit citée, évoquait sa lecture du nazi bureaucrate d'un système génocidaire. Ne voir que le « mal » paraît bien naïf et excessif en ce qui concerne le système pharmaceutique.

Seule une vingtaine d'entreprises encore en activité est épinglée, dont douze font effectivement partie des 20 premières au classement des firmes pharmaceutiques mondiales les plus lucratives en

2013 (qui engendrent cependant moins de la moitié du chiffre d'affaires mondial). Rien ne prouve que la cinquantaine d'exemples avérés de corruption, ou de fraudes scientifiques, ou de pratiques commerciales douteuses, soient généralisables dans l'ensemble du corps industriel et scientifique médico-pharmaceutique. D'autant plus que la grande majorité des cas cités sont des médicaments utilisés en psychiatrie. S'ils étaient si communs, les auteurs auraient pu en trouver dans l'ensemble des classes thérapeutiques. Leur erreur est donc de confondre la partie et le tout. S'il existe effectivement des membres d'une profession peu scrupuleux, ira-t-on affirmer que tous les membres de cette profession sont effectivement, sans aucun doute possible, malhonnêtes ?

Farid Sidi-Boumedine

C2So, École normale supérieure de Lyon, F-69000

farid.sidi-boumedine@ens-lyon.fr

Robert DARNTON, *L'Affaire des Quatorze. Poésie, police et réseaux de communication à Paris au XVIII^e siècle*

Trad. de l'américain par Jean-François Sené, Paris, Gallimard, coll. NRF essais, 2014, 218 pages

L'ouvrage se présente comme une « histoire de la communication » à Paris, au XVIII^e siècle, et se focalise sur sa composante majeure, l'oralité, toujours évanescence et insaisissable mais que des archives de la police permettent exceptionnellement d'entrevoir. Et l'essai fait bien plus que remplir ses promesses, en offrant un cadre théorique et réflexif passionnant sur la littérature et le pouvoir, le rôle et les enjeux de la poésie orale, la diffusion et la circulation des idées à travers les chansons parisiennes, la création collective et la place des lettrés du quartier Latin dans la « rumeur populaire », les rapports que l'écriture entretient avec l'oralité... Autant de débats chers aux littéraires que ce texte vient interroger avec originalité autour d'un dossier des archives de la Bastille.

À Paris, en avril 1749, un poème – débutant par ce vers infamant « Monstre dont la noire furie » – dirigé contre Louis xv et sa maîtresse, la Pompadour – accusée d'avoir fait tomber le comte de Maurepas (ministre de la Marine et de la Maison du Roi) –, entraîne la colère du souverain qui commande l'opération la plus approfondie qui ait été effectuée par la police contre des « mauvais propos ». L'enquête est dirigée par le comte d'Argenson, soucieux de s'attirer les bonnes grâces du roi et surtout de faire oublier le comte de Maurepas : un étudiant en médecine, Alexis Dujast, est très vite arrêté – en possession d'autres vers tout aussi compromettants. Cet étudiant dit les tenir de Jacques Marie Hallaire qui les lui aurait dictés lors d'un dîner, que